

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE
PUBLICATION MENSUELLE

**Pour que vive
notre français**

BIBLIOTHÈQUE
COLLÈGE DE SAINTE-FOY
CITÉ DE SAINTE-FOY

PAR

Le P. Gabriel LA RUE, S. J.



Prix: 15 sous

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

MONTRÉAL

Direction:

ARIAT DE L'É. S. P.

RUE RACHEL EST

Administration:

L'ACTION PAROISSIALE

4260, RUE DE BORDEAUX

1938

TOUS DROITS RÉSERVÉS



PUBLICATIONS DE L'É. S. P.

(Directeur: R. P. ARCHAMBAULT, S. J.)

(Abonnement: \$1.50 par an)

1A. <i>L'École Sociale Populaire.</i>	Arthur SAINT-PIERRE
2. <i>L'Organisation ouvrière dans la province de Québec (2^e édition, 1913).</i>	S. S. LÉON XIII
15. <i>L'Encyclopédie « Rerum novarum »</i>	Dr Joseph GAUVREAU
18-19. <i>Contre l'alcool</i>	Abbé GOUIN, P. S. S.
20-21. <i>Un catholique social: Frédéric Ozanam.</i>	V.-E. BEAUPRÉ
23. <i>Réformes scolaires.</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
24. <i>Le Clergé et les études sociales.</i>	XXX
30. <i>L'Utopie socialiste — I.</i>	DOMBRAY-SCHMITT
31. <i>Le Val des Bois.</i>	R. P. DALY, C. SS. R.
33. <i>Les Ecoles maternelles</i>	Arthur SAINT-PIERRE
36-37. <i>Le Devoir social</i>	Arthur SAINT-PIERRE
38. <i>L'Utopie socialiste — II</i>	R. P. GUILLOT, C. SS. R.
39. <i>Les Syndicats ouvriers chrétiens en Belgique.</i>	R. P. TRUDEAU, O. P.
40. <i>Les Syndicats socialistes et neutres.</i>	Abbé Edmour HÉBERT
44-45. <i>Le Socialisme</i>	R. P. GONTHIER, O. P.
46. <i>A propos d'immunités</i>	R. P. RUTTEN, O. P.
48-49. <i>Leçons pratiques d'action sociale catholique.</i>	R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J.
61. <i>Les Avantages de l'agriculture.</i>	Abbé GOUIN, P. S. S.
53-54. <i>Le Règne social du Sacré Cœur.</i>	Anatole VANIER
55. <i>Le Comptoir coopératif.</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
59. <i>Le Clergé et les œuvres sociales.</i>	R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J.
60. <i>L'Esprit chrétien dans la famille et la société.</i>	R. P. Edgar COLCLOUGH, S. J.
62-63-64. <i>Vers les terres neuves.</i>	Abbé Edmour HÉBERT
76. <i>Nos errements agricoles.</i>	E. S. P.
86. <i>Le Problème social et sa solution.</i>	Afred CHARPENTIER
87. <i>Les Semaines sociales</i>	Antonio PERRAULT
88-89. <i>De l'Internationalisme au Nationalisme</i>	R. P. VILLENEUVE, O. M. I.
91. <i>L'Action sociale.</i>	Edouard MONTPETIT
92-93. <i>La Grève et l'enseignement catholique.</i>	Abbé J.-A.-D. SABOURIN
94. <i>Programme d'action sociale.</i>	Mgr L.-A. PÂQUET
95. <i>Les Parents, l'Église et l'État dans leurs rapports avec l'école.</i>	Abbé Emile CLOUTIER
96. <i>L'Organisation professionnelle.</i>	Abbé Edmour HÉBERT
97. <i>Syndicats patronaux.</i>	XXX
100. <i>Le Salaire</i>	Wilfrid GUÉRIN
102. <i>La Question des chemins de fer</i>	E. S. P.
103. <i>Les Caisses Desjardins: œuvre sociale.</i>	E. S. P.
105. <i>L'Organisation ouvrière catholique au Canada</i>	Mgr Eugène LAPOINTE
106. <i>Réformes scolaires.</i>	J. W.
107. <i>Le Travail du dimanche dans notre industrie.</i>	E. S. P.
108. <i>La Gaspésie</i>	Olivier CARIGNAN
110. <i>La Société catholique de Protection.</i>	Paul CHARTIEZ, S. J.
111. <i>Le Problème des narcotiques au Canada.</i>	R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J.
112. <i>Le Charbon au Canada.</i>	Abbé Edmour HÉBERT
113-114. <i>Le Nord qui s'ouvre</i>	R. P. J.-A. DESJARDINS, S. J.
115. <i>Les Trois Étapes de la question ouvrière.</i>	Dr Joseph GAUVREAU
116-117. <i>Dans les chantiers.</i>	Gérard TREMBLAY
118. <i>La Mortalité infantile</i>	R. P. Léo BOISMENU, S. S. S.
120-121. <i>Le Chômage</i>	S. G. Mgr LAFLECHE
122. <i>L'Eucharistie et la question sociale.</i>	E. S. P.
124. <i>Le Patriotisme</i>	Charles GAGNÉ
125. <i>L'Apprentissage.</i>	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
126-127. <i>Notre problème agricole.</i>	Abbé Arm. BEAUREGARD
128. <i>Les Forces hydrauliques</i>	Georges BOUCHARD
129. <i>L'Art ménager</i>	Georges BOUCHARD
130. <i>Le Domaine rural canadien.</i>	R. P. Adélar DUGRÉ, S. J.
131. <i>Les Paysans de France.</i>	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
132. <i>La Jeune Fille et les œuvres de charité</i>	G.-E. MARQUIS
133-134. <i>Pour et contre le tabac</i>	XXX
135. <i>Vers l'émancipation économique.</i>	G.-E. MARQUIS
136-137. <i>Le Travail de nuit dans les boulangeries.</i>	XXX
138. <i>Expansion industrielle dans le Québec</i>	G.-E. MARQUIS

Pour que vive notre français

par le P. Gabriel LA RUE, S. J.

Il ne te parlera jamais bien ni ne t'écrira jamais en perfection — à moins que le diable ne s'en mêle — celui qui n'a pas le cœur fier, la conscience nette, l'âme brave et haute.

LOZEAU

IL suffit de creuser un seul de nos problèmes pour les rejoindre tous. A ce point de vue, l'étude de notre langue parlée et écrite nous révèle bien des tares. Notre langue est peut-être la plus complète manifestation de notre tempérament national; elle se moule sur la tournure de notre pensée, porte le poids de nos lâchetés et exhibe à l'observateur attentif les défauts que nous tenons le plus à cacher².

S'il est vrai qu'on ne saurait améliorer notre langue qu'en favorisant d'abord un renouveau du vouloir-vivre national, le rayonnement d'une fierté française, la fermeté d'un caractère, il ne faut tout de même pas fermer les yeux sur l'aspect immédiat du problème. Dans le domaine social, *Quadragesimo anno* demande de christianiser les consciences et les cœurs, mais aussi les institutions. Pourquoi en irait-il autrement dans le domaine national? Institutions et consciences ne réagissent-elles pas les unes sur les autres? En étudiant les institutions,

1. Étude parue dans le *Canada français*, mai 1938. — On excusera l'abondance des citations, notes et références. A part les politiciens et les charlatans d'optimisme indu, nul n'est prophète en notre Laurentie; ceux qui attendent toujours l'argument d'autorité seront servis à leur goût. En appuyant certaines prémisses sur l'autorité de spécialistes compétents, nous éviterons quelques démonstrations qui pourraient sembler fastidieuses. Ces références rendront service, je l'espère, à tous ceux, professeurs ou autres, qu'intéresse la cause de notre français.

2. Sur cette question, on relira avec profit dans *Mon Encrier*, t. II, pp. 162-209, la vigoureuse algarade que servit Jules Fournier à M. Louvigny de Montigny. De Jules Fournier, rapprochons Olivar Asselin. On utilisera avec profit *Pensée française*, recueil de pages choisies publié à l'A. C.-F., par M. Gérard Dagenais. Voir en particulier: « Nos besoins intellectuels », pp. 114-141. — Véritable cure de fierté, d'esprit français, de correction et d'élégance.

on finira bien par rejoindre les consciences et le procédé n'en sera que plus pédagogique.

Le but de ce travail n'est pas de recommander pour telle ou telle classe une méthode spéciale d'enseigner le français; je laisse cette tâche à des spécialistes (le P. Charlot prétend qu'on donne, dans certains collèges, plus de soin au grec et au latin qu'au français. Et chez nous?). Il n'est pas non plus d'apporter aux éducateurs des suggestions pratiques, immédiatement utilisables; pour le faire, nous aurions dû ajouter des appendices à des chapitres déjà trop longs. Une fois gagnés à la cause du français, à une action fervente et tenace en sa faveur, les pédagogues adapteront pour leurs élèves des théories que nos étudiants traiteraient d'abstractions si elles n'étaient articulées directement sur le réel.

Nous cherchons à définir dans quelle atmosphère doit baigner notre enseignement du français, quel esprit doit animer, dans nos maisons d'éducation, le professeur de français.

Cet esprit, nous le demandons à un poète de chez nous. Comme l'enfant, le poète nargue la métaphysique, le bon sens et l'expérience; d'un seul coup, il saisit le réel. Notre poète définit en trois mots cet esprit que nous cherchons: cœur fier, conscience nette, âme brave et haute. Devise digne d'un chevalier. Au Canada français, l'éducateur n'en saurait trouver de plus juste pour lui et pour ses élèves.

L'étude du français mène nos jeunes gens au cœur d'une ardente mêlée: la lutte pour le triomphe du français. Qu'ils prennent conscience de cette lutte. Que nos élèves réalisent l'importance du français, symbole vivant de nos traditions, de notre avenir.

Le professeur qui entreprendrait dans cet esprit l'enseignement de la langue maternelle ouvrirait à nos problèmes nationaux l'esprit et le cœur de ses élèves: dans ces jeunes âmes il jetterait pour la vie la conviction et l'amour, la confiance en nos destinées françaises. Peut-

être alors pourrions-nous attendre de nos bacheliers une plus minutieuse correction dans le parler et dans le style, des exigences plus tenaces pour le respect du français, un amour de la langue maternelle qui se manifestât dans la trame quotidienne de leur existence et non pas seulement aux jours de fête nationale, dans le délire d'une trop facile improvisation.

La lutte autour du français

I. — UN FAIT

Un fait reconnu: notre français souffre de sérieuses maladies. Tous les enquêteurs de notre misère signalent cette dégénérescence comme un symptôme de notre mollesse et de notre inconscience. Victor Barbeau écrit: « Pauvre elle, quelles avanies ne lui faisons-nous pas subir! L'école la vide de sa substance, la famille hâte sa corruption, les affaires la renient. Étrange destinée que la sienne. Il y a cent ans, on prenait les armes pour la défendre. Aujourd'hui encore, on s'indigne chaque fois que l'État, les services publics lui manquent de respect. Pendant ce temps, du plus petit village à la plus grande ville, du plus riche industriel au plus humble commerçant, on la laisse dépérir. On la chasse, on y substitue un idiome étranger, on parade, on mascarade avec des oripeaux taillés à la mesure des autres¹. » Et sur un ton plus calme, Édouard Montpetit: « Faute de nous surveiller, nous ne cultivons pas notre langue, nous n'en recherchons pas les beautés, nous la laissons s'étioler, s'anémier en nous par pure insouciance². »

Nos élèves, pour n'avoir pas connu mieux, ne se rendent pas compte de la gravité du mal. On leur mettra sous les yeux les rapports du Congrès de Québec et cent autres recensions de notre pauvreté linguistique. Mais il

1. *Pour nous grandir*, pp. 69-70 Édition du Devoir.

2. *Le Devoir*, 5 mai 1937.

ne suffit pas de leur fournir des témoignages; il faut les initier à l'observation d'eux-mêmes et de leur milieu; la classe, la famille, la société, la politique. Le professeur pourrait dresser les schémas d'une enquête que les élèves mèneraient pendant les vacances ou pendant l'année; un regard sérieux, une oreille attentive. Que l'on écoute parler ses frères, ses sœurs, ses amis, les messieurs et les madames dans le tramway, dans la rue, au théâtre, dans les magasins; que l'on tende l'oreille aux discours de nos politiciens et de nos hommes d'affaires. Il restera encore du temps pour déguster les délicieuses chroniques de nos grands quotidiens et même leurs éditoriaux. Une enquête pourrait porter sur le français de l'administration, une autre sur le français du commerce ou des affaires, sur le français de la publicité (là où il existe!); et que le professeur ne se lasse pas de signaler au jour le jour les barbarismes, les solécismes, les anglicismes et autres monstres, grands ou petits, qu'il rencontrera lui-même au cours de ses pérégrinations dans le pays des livres et des hommes. Qu'il les étrangle et leur substitue sans tarder, en la soulignant, la locution correcte, la clarté, la beauté.

II. — LES CONSÉQUENCES

Une fois les élèves bien convaincus de la gravité et de l'étendue du fléau, il est temps de montrer où nous mène notre lâcheté illogique et trop souvent inconsciente.

La pauvreté de notre langue écrite et parlée, sa mollesse, son manque de netteté et de correction, notre insouciance, notre tiédeur pour un français élégant et distingué, cette mentalité de badauds satisfaits, cet esprit qui fait accepter sans frémir, à la trop grande majorité, le dénûment et la niaiserie de certains journaux, revues et discours, notre peu de sincérité, de conviction et de ténacité pour le respect du français dans l'administration, les affaires, le commerce, ce faisceau compact de réalités, hélas! si tristes pour nous témoigne d'un fait certain: la

langue française au Canada est en train de perdre son prestige ¹.

Une langue qui perd la face est une langue condamnée à la déchéance et à la mort. « Une langue, dit Vendryès, est la forme linguistique idéale qui s'impose à tous les individus d'un même groupe social ². » Si l'on admet cette définition, il faut conclure: une langue disparaîtra lorsqu'elle aura cessé d'être « la forme linguistique idéale ». Car, je cite encore Vendryès, « le langage n'existe pas en dehors de ceux qui pensent et qui parlent. Il plonge par ses racines dans les profondeurs de la conscience individuelle; c'est de là qu'il tire sa force pour s'épanouir sur les lèvres des hommes ³ ».

Une langue qui perd son prestige est une langue finie. Cette loi s'appuie sur de nombreux chapitres d'histoire. Dans un article de *l'Action nationale* ⁴, Victor Barbeau a exposé cette thèse du « français, langue inférieure ». Il ne m'en voudra pas de la reprendre en détail. « C'est à l'école que la lutte se prépare, écrit Vendryès, mais c'est dans le commerce de la vie que la victoire se gagne ⁵. » Vie économique, vie politique, vie sociale: trois domaines où nous allons voir jouer cette loi du prestige linguistique.

L'économique. — On ne saurait exagérer l'importance de ce facteur dans la lutte contre une langue établie; nous le savons, nous qu'asservit le capital étranger et anonyme! Si un citoyen, pour annoncer, acheter, vendre, exécuter toutes les opérations du commerce et de la finance, en un mot pour gagner sa vie, doit recourir sans cesse à une langue étrangère (dont le prestige est par là même grandi),

1. On trouvera peut être exagéré ce tableau de notre infériorité linguistique. Au point de vue pédagogique, cette exagération est nécessaire pour amorcer les développements suivants. La deuxième partie de cet article corrigera les impressions trop pessimistes.

2. J. VENDRYÈS, *le Langage*, p. 285. Paris, La Renaissance du Livre, 1921.

3. *Op. cit.*, p. 420.

4. Avril 1937, pp. 214-219, « Le français, langue inférieure ».

5. *Op. cit.*, p. 331. — Sur le français à l'école primaire, voir René Guenette, *Essais sur l'éducation*, pp. 101-115, Beauchemin, 1935.

son idiome personnel n'a plus sa raison d'être. Il n'est plus la forme idéale.

Le fait s'est produit dans la Gaule lors de la conquête romaine. Les villes rapidement gagnées au latin, le celtique recula; les artisans de la cité et les paysans des campagnes environnantes cédèrent au plus fort. Il fallait vivre ¹.

Le même phénomène s'est répété en Suisse récemment. Je cite les cas rapportés par Vendryès. « On signale tel village de Suisse où l'allemand a chassé le français, tel autre où l'inverse s'est produit. N'opposons pas ici les mérites respectifs des langues, considérées absolument. Les habitants de ces villages, qui avaient à leur disposition deux instruments également solides et efficaces, ont choisi celui qui répondait le mieux aux besoins de leur activité. Selon que les relations économiques se développent dans un sens ou dans l'autre de la frontière linguistique, il y aura tendance à déplacer cette dernière du côté où vont les relations. L'intérêt pratique est seul maître en pareil cas ². »

Plus près de nous encore, la Bretagne. Plus près de nous dans le temps et aussi par la manière: une lente et sûre pénétration du français dans le vieux parler celtique. Les bourgeois des villes ne parlent que le français, commerçants et banquiers qui engagent des domestiques et des artisans bretons. Pour consacrer le triomphe de la langue parisienne, un dernier atout économique: le tourisme ³.

Dans tous ces cas, le facteur économique n'est pas le seul à jouer, c'est évident. Mais qui niera son importance? A tous ces gens qui renient leur langue pour vivre, allez donc prêcher la beauté du français ou la fidélité à la tradition celtique! Ce serait ridicule. Chez nous, tous ceux-là

1. V. Von WARTBURG, *Évolution et Structure de la langue française*. Leipzig (Teubner) et Paris (Didot), 1934, pp. 12 et sq. — On ne saurait assez recommander à tous les amis du français et surtout à tous ceux qui manquent de fierté cet ouvrage d'un spécialiste allemand de la langue française; ils y trouveront, exprimées en un français élégant, des vérités qu'ils craindraient peut-être de soutenir si elles n'étaient émises par un Germain.

2. *Op. cit.*, pp. 331-332.

3. VENDRYÈS, *op. cit.*, pp. 335 sq.

l'ont compris qui ne se contentent pas de défendre les intérêts immédiats du français ¹. Victor Barbeau, vaillant ouvrier de la langue et du style, est aussi le président d'une coopérative de consommation.

Nos élèves le comprendront-ils eux aussi? Ils le comprendront si nous savons, au moment favorable, les introduire dans le problème « de l'économique et du national ². » L'étude du milieu économique où s'anémie notre français nous mène bien au delà des mots...

Au Canada, dans le domaine économique, la lutte est engagée autour du français.

La politique. — On comprendra sans difficulté maintenant l'importance du facteur politique. Là encore il s'agit d'intérêts à défendre. Supposez un fait. Pour entrer en relations avec *mon* gouvernement, je dois employer une langue étrangère; à cette action nocive se joignent d'autres influences économiques ou sociales: qu'advient-il de la langue maternelle? L'histoire nous permet de le prévoir.

Le parler de l'Attique a triomphé des autres dialectes et s'est hissé au rang de langue commune, grâce surtout à l'influence politique d'Athènes ³. On se rappelle l'ère glorieuse qui suivit les guerres médiques; Athènes, centre du monde, assez libre, assez forte, assez fière pour donner libre cours à son inspiration artistique et littéraire. Regardez une carte du monde après les conquêtes d'Alexandre et constatez partout la suprématie de la langue grecque.

Rome a imposé sa domination à l'Italie centrale puis à la Gaule cisalpine; le latin a suivi les armes des vainqueurs. Rome conquiert la Gaule; et le latin, langue de l'administration, langue des fonctionnaires, langue de tous ceux qui courbent l'échine, de gré ou de force, devant le nouveau maître, le latin subjugue le vieux parler gaulois ⁴.

L'espagnol commun n'était à l'origine qu'un dialecte de Castille. Peuple rude, entreprenant, guerrier, les Cas-

1. Voir les *Orientations* de l'abbé Groulx, pp. 207-208 et 213-216.

2. *Directives*, pp. 17-94.

3. VENDRYÈS, *op. cit.*, p. 309.

4. WARTBURG, *op. cit.*, pp. 12 sq.

tillans réalisèrent l'unité de l'Espagne et, avec l'unité politique, l'unité linguistique. La littérature castillane ne demeura pas étrangère au triomphe du dialecte; mais la littérature aurait-elle exercé la même influence si la politique n'avait favorisé son développement ¹? Les Basques et les Catalans refusèrent opiniâtrément de se centrer sur la Castille; la Biscaye et la Catalogne sont aujourd'hui, en Espagne, les seules provinces à conserver leur idiome.

Au onzième siècle, voilà que les idiomes français, un à un, cèdent le pas au dialecte de l'Ile-de-France. Que s'est-il donc passé? Comme autrefois les Mérovingiens, les descendants de Charlemagne sont devenus indignes de la couronne. En 987, le dernier des Carolingiens meurt. Les grands du royaume élisent roi Hugues Capet, duc de Paris et des environs. L'Église appuie le nouveau souverain et le nouveau souverain s'appuie sur l'Église. Royauté populaire s'il en fut, qui réalisa l'unité de la foi chrétienne et du sentiment national. Fatiguées du morcellement et du désordre, les provinces françaises sentent renaître leur instinct d'équilibre et d'unité; elles se tournent de plus en plus vers Paris, centre idéal du royaume de France. Avantage par cette suprématie politique et aussi par sa position géographique, le dialecte de l'Ile-de-France devient langue nationale ².

Il serait facile d'observer des phénomènes analogues dans la renaissance contemporaine du gaélique irlandais, dans l'interdiction mussolinienne portée contre le français du Val-d'Aoste ³, ou encore dans la lutte que se livrent actuellement en Belgique les Wallons et les Flamands ⁴.

On m'objectera peut-être le cas de la Pologne où le russe n'a jamais supplanté le polonais. D'après Vendryès,

1. VENDRYÈS, *op. cit.*, p. 311.

2. WARTBURG, *op. cit.*, pp. 60-61 et 78-82. VENDRYÈS, *op. cit.*, p. 310.

3. WARTBURG, *op. cit.*, p. 241. Il y a quelques années, Henri Ghéon avait composé pour eux et les Savoyards son mystère moyenâgeux: *Saint Bernard de Menton*.

4. *Le Canada français*, octobre 1937, p. 157, « En Belgique, l'influence française est vivement battue en brèche ».

les deux langues « seraient d'égale force et ne le céderaient en rien l'une à l'autre ¹ ». Mais, ne l'oublions pas, la règle générale n'est pas détruite par une exception; les exceptions ne sont pas nombreuses et s'expliquent par l'introduction, dans la lutte, d'apports nouveaux. Si nous voulons courir la chance de faire exception...

La politique joue un rôle important dans l'évolution et la disparition d'une langue. Considérée sous cet aspect, la politique canadienne prend de l'importance. Nous touchons le problème vital de l'autonomie des provinces et de la décentralisation. Les détails en ce domaine ne sont plus des détails si l'on a les yeux bien ouverts, si l'on voit au delà de la monnaie et des timbres bilingues. « Cela peut paraître peu de chose aux esprits pratiques, écrit l'abbé Groulx, que la publication en langue française de quelques livres bleus à l'usage de rares spécialistes, peu de chose aussi qu'un mot de français sur le timbre-poste ou la monnaie de l'État. Il y eut même un temps où un haut personnage politique, qui n'avait rien d'anglophone, pouvait se moquer copieusement de ce qu'il appelait le *stamp postage patriotism*. N'était-ce pas oublier et fort légèrement qu'en la question se trouve engagée l'égalité pratique des deux races et qu'en particulier ce mot ou cette publication de langue française ont cet effet peu négligeable d'aller rappeler au Canadien français des groupes minoritaires et voire à l'isolé de l'Alberta et de la Saskatchewan, de la Colombie Britannique ou du Cap-Breton, la dignité de leur condition politique devant la constitution de leur pays; ce qui ne saurait être de nul effet sur leurs compatriotes d'autre race ² ? »

Au Canada, dans le domaine politique, la lutte est engagée autour du français.

La vie sociale. — Une langue peut encore perdre son prestige dans les relations sociales quotidiennes. Et tous

1. *Op. cit.*, p. 333.

2. GROULX, *l'Enseignement français au Canada*, t. II, p. 250. Granger, 1933.

ceux-ci corrompent notre français qui l'articulent avec mollesse, lui imposent des tournures fautives, des anglicismes, des solécismes de toutes sortes. Le français devient un patois indigne d'un peuple cultivé; on n'ose plus le parler. Que se présente alors une langue riche et puissante, et que les influences sociales travaillent en sa faveur, voyez-vous la débandade ?

Il se passera, à peu de chose près, ce qui s'est passé dans la Gaule lors de l'invasion franque. Subjugués par la civilisation gallo-romaine, les Francs, après avoir déhanché l'articulation latine, perdirent leur langue. La cour — une cour bilingue, s'il vous plaît! — donna le branle, et le peuple suivit. « L'influence profonde du système phonique des Francs sur l'idiome de la Gaule septentrionale est l'effet du bilinguisme triséculaire d'une grande partie d'un peuple, bilinguisme qui a précédé l'assimilation complète des Germains. » Et l'auteur ajoute un peu plus bas: « Le désir de prononcer correctement est inconnu à une époque de décadence ¹. »

Il se passera ce qui se passa dans la campagne bretonne où un paysan, interpellé en breton par un touriste français, répondit en français.

Il se passera ce qui se passe actuellement dans le Midi de la France où le provençal se meurt. Le parler de Mistral, devenu patois en certaines régions, est abandonné aux couches inférieures. La population, forcément bilingue, n'ose plus s'exprimer en provençal; avec les étrangers et dans toutes les palabres officielles, on parle le français. « C'est une étape intermédiaire avant la disparition ². »

Au Canada, dans ce domaine les conquêtes de l'anglais sont faciles à observer. Devant le français que nous laissons déchoir, se dresse le colosse anglais. Grâce à une écrasante suprématie numérique, il envahit tout. Les

1. WARTBURG, *op. cit.*, p. 156.

2. *Id.*, *ibid.*, p. 237.

sports, le cinéma, les revues, la radio, les clubs, les amusements, voilà une bonne partie de nos activités sociales. Et les mariages mixtes! Que d'abdications ils nous ont values et nous préparent encore! Notre mentalité de colonial nous dessert et aussi ce mirage de la société anglaise et des méthodes américaines: les parents exigeront l'étude de l'anglais dès les premières années de l'école primaire (il faut réussir!) et les enfants ne manqueront pas de croire à l'omnipotence de l'anglais; ils rêveront plus tard d'étudier à Loyola ou à Kingston et de se construire une résidence à Westmount.

En pareil milieu social, quelle est la langue dont le prestige grandit de jour en jour?

Au Canada, dans la vie sociale, la lutte est engagée autour du français.

Comment résoudre quelques objections. — On ne manquera pas de m'objecter: « La plupart des langues disparues étaient des dialectes sans vie et sans appui. Notre français n'est pas du tout dans la même situation; il porte la culture française, la vie. »

Je ferai d'abord remarquer que les exemples invoqués n'ont pas tous la même signification; entre eux il y a analogie et non parité.

Les dialectes assimilés ou bousculés par un idiome plus puissant n'étaient pas tous des êtres inférieurs. Les dialectes attiques portaient un riche patrimoine littéraire; l'ionien, proche parent de l'attique, se vantait de deux grands noms: Homère et Hérodote. Et les poètes lyriques avaient écrit en dorien surtout ¹. Les dialectes parlés autour de l'Île-de-France ne faisaient pas tous figure de parent pauvre; la Champagne et la cour de Troyes, la Normandie, la Picardie surtout rivalisaient avec le duché

1. MEILLET, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*. Hachette. — VENDRYËS, *op. cit.*, p. 317.

de Paris au point de vue culturel ¹. Le provençal jouissait d'une tradition littéraire assez forte pour tenir jusqu'à nos jours; au x^e siècle, un Français du Midi vous aurait monté un galop si vous aviez prédit ce recul de 1938 ². Le Gallois et l'Irlandais (ce dernier ressaisi à temps) « ont servi à traduire de fort belles pensées poétiques, les plus originales peut-être de tout le moyen âge ³ ».

D'ailleurs, il ne suffit pas que le français, véhicule de la pensée française, soit riche et puissant. Pour soutenir une langue, une culture doit être vécue. Pour la vivre, il nous faut à tout instant secouer l'emprise anglo-saxonne. Jamais un peuple de trois millions d'habitants et de culture française n'a été aussi complètement cerné, pénétré, par cent cinquante millions d'Anglo-Saxons.

Pour que la culture française soit vécue, il faut de plus la tenir en contact avec son foyer, la France. Or la vie intellectuelle française peut connaître un déclin ⁴. Et tout ce qui vient de France n'est pas or. Ne tombons pas dans le scrupule et la pruderie; mais, pour l'amour du ciel, ne dressons pas comme une idole tout ce qui est français parce que c'est français. La France porte en sa vie intellectuelle des germes corrupteurs de sa propre culture; nous serions bien sots de les introduire chez nous. Si nous sommes heureux de recevoir Gilson, Maritain, Claudel, Romier, Duhamel, Mauriac, Bernanos, Ghéon et combien d'autres, je ne vois guère l'avantage pour notre culture d'importer la pornographie française, sa littérature laïque (délectation chez nous des esprits en retard), et les théories philosophiques de l'équipe judéo-française Lévy-Bruhl, Durkheim, Brunschvicg et consorts ⁵.

1. « Le dialecte Picard s'est éteint le jour où les sujets parlants ont perdu le sentiment de l'indépendance et de la dignité du dialecte. » (Wartburg, *op. cit.*, pp. 73-78.)

2. WARTBURG, *op. cit.*, p. 78.

3. VENDRYÈS, *op. cit.*, p. 407.

4. M. Georges Pelletier expose à ce sujet des vues plutôt pessimistes dans *le Devoir* du 29 janvier 1938.

5. GROULX: « Nos responsabilités intellectuelles », *Orientations*, pp. 21-25; « Une action intellectuelle », *Dix ans d'action française*, pp. 35-38, 1926. — A. Siegfried ne l'a pas compris... comme bien d'autres choses d'ailleurs.

La lutte pour le français

Nous voici au cœur du problème. Au Canada, dans le domaine économique, politique et social, la lutte est engagée autour du français. Le français sera menacé tant que nous n'aurons pas renversé les rapports, fait jouer en sa faveur les facteurs économique, politique et social. Mais pourquoi nous battons-nous ? Pour un fantôme ? Pour l'ombre d'un fantôme ? Si je presse certains discours patriotiques, certaines allocutions de congrès, pour en recueillir la fine substance, c'est une ombre qui me glisse entre les doigts. Phrases et vocables composent un décor, c'est tout. Nos élèves ont besoin d'autres réalités. « Conscience nette », c'est-à-dire une claire vision des entités à défendre et à faire progresser. Cette conscience de valeurs réelles assure, chez nos élèves, pour la vie entière, le prestige du français.

« Le prestige, écrit Vendryès, se justifie le plus souvent par la valeur de la langue ¹. » Le prestige du français ne grandirait-il pas dans la mentalité de nos élèves s'ils avaient conscience de sa valeur comme expression d'un rôle à jouer : réaliser, en Amérique, l'idéal catholique et français ; et si, pour l'avoir mieux étudié, pour avoir eux-mêmes passé par cette inoubliable expérience de la joie et de la beauté, ils savaient une bonne fois l'apprécier à sa juste valeur ?

I. — L'IDÉAL CATHOLIQUE ET FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

La langue dans la vie d'un peuple. — « Dans le groupe social, quel qu'il soit et si étendu qu'on le suppose, la langue joue un rôle de première importance. C'est le lien le plus fort qui unisse les membres du groupe ; c'est à la fois le symbole et la sauvegarde de leur communauté. Pour affirmer l'existence du groupe, quel instrument plus efficace que la langue ? Si souple, si nuancée, si fluide, se prêtant à des emplois si variés, la langue est un moyen d'entente entre les membres du groupe, leur signe de re-

1. VENDRYÈS, *op. cit.*, p. 333.

connaissance et de ralliement ¹. » Monsieur l'éminent linguiste, vous avez songé à nous en écrivant ces lignes! Elles rejoignent sans détour la pensée de Montpetit: « La langue et le goût révèlent notre civilisation comme la végétation, la vigueur de la terre. Les abandonner, les négliger, c'est renoncer à notre caractère. La langue, en particulier, est le cran de notre résistance et la condition de notre survivance. Aussi longtemps que nous n'aurons pas compris cela, il n'y aura qu'à se laisser sombrer. Il faut donc restaurer la langue dans sa fonction, qui est essentielle, et que nous ne pouvons pas rejeter sans accepter le risque de disparaître. Il faut rétablir la plénitude de son rôle dans l'élite et, par l'élite, dans le peuple; il faut remonter par elle jusqu'à l'idée de civilisation et jusqu'à l'idée de patrie que par malheur nous ne possédons plus guère ². »

Sans doute voulons-nous voir le français respecté, favorisé par la vie économique, politique et sociale, évoluant au Canada en toute liberté. Mais il y a plus; il faut dépasser la langue. Le français est chez nous garant de la fidélité. En nous y attachant nous nous attachons à ce qui est notre raison d'être en Amérique, à notre foi, à notre culture. Sur cette question d'une culture canadienne, catholique et française, Siegfried écrira les élucubrations qu'il voudra; nous nous refusons à dissocier les deux éléments essentiels d'une même réalité. « Il faudra nous souvenir que l'alliance de la pensée et de la foi est devenue chez nous un impératif catégorique de la tradition et qu'on ne saurait faire œuvre constructive en s'isolant de la pensée des ancêtres ³. »

La foi. — La langue, au Canada français, est gardienne de la foi; nul ne songera à le contester s'il a compris le

1. VENDRYÈS, *op. cit.*, pp. 282-283.

2. *Le Front contre la vitre*, pp. 47-48. Lèvesque, 1936. On relira « Langue et survivance » de l'abbé Groulx dans les *Orientations*, pp. 201-219.

3. GROULX, *Dix ans d'action française*, p. 33, 1926.

sens de cette phrase devenue banale. Je me contenterai de renvoyer le lecteur à *la Langue gardienne de la foi* de Bourassa ¹ et à un article de M. l'abbé Paul-Émile Goselin, paru sous le même titre dans *le Canada français* ². Je m'en voudrais de ne pas signaler un des plus précieux documents sur la question: le recensement décennal du Canada. Voilà pour nos élèves un point de départ concret: l'assimilation à l'anglais, puis au protestantisme et à l'indifférentisme, d'une foule d'Européens catholiques et, hélas! de beaucoup des nôtres. En 1918, Bourassa parlait de vingt-cinq millions d'Américains et de Canadiens d'origine catholique passés au protestantisme ³.

La culture française. — La langue est encore pour nous le véhicule de la culture française. Cette culture, nous ne l'avons pas choisie; nous ne sommes pas libres de l'adopter ou de la rejeter. Par elle nous sommes ce que nous sommes et par elle nous serons si nous tenons à être. « Les diverses cultures, écrit le P. François Charmot, ne sont pas à juger dans l'abstrait ni à choisir selon des principes d'art théorique. La culture de chaque peuple est dans son histoire. Chacun a reçu son lot providentiel. La différence des histoires fait la variété des cultures. Est cultivée la société qui a une grande histoire et qui la vit. Il s'agit de faire revivre ce qui dans le passé est éternel, de réaliser ce que les ancêtres ont été, ont voulu être et voudraient être aujourd'hui. Il y a une part de vérité dans la philosophie italienne moderne qui ramène la sagesse à la réalisation par l'individu de tout son passé humain national ⁴. »

« Somme toute, disait André Siegfried, votre avenir dépendra du facteur historique et de sa puissance de réaction contre le facteur géographique ⁵. »

1. « Bibliothèque de l'Action française », 1918.

2. Décembre 1936, pp. 301-308.

3. *Op. cit.*, p. 34.

4. *L'Humanisme et l'Humain*, chap. II, « la Culture française », pp. 235 sq. Spes.

5. Cité par Montpetit, *le Front contre le vitre*, p. 62. Voir aussi p. 27.

Le facteur historique! Oui, l'histoire nous indique notre lot providentiel, puisque l'histoire, comme la langue, n'est ouverte sur le passé que pour forger l'avenir.

Voici la Grèce. Pays comblé de tous les dons de la nature et de l'esprit, la Grèce a joué dans le monde ancien un rôle providentiel. Un faisceau lumineux parti d'Athènes, redressé, complété, mais toujours étincelant: philosophie, sciences, beaux-arts, littérature; Platon, Aristote, Phidias, Homère, Pindare, les Tragiques, Démosthène. La Grèce a créé et porté à la perfection tous les genres littéraires. Nous accueillons avec joie ce génie fait de confiance en la raison, de mesure et de finesse, ce sourire que seuls peuvent comprendre, dit-on, ceux qui ont souri au ciel et à la mer de ce pays enchanté.

Et voici Rome, avec son robuste bon sens, ses institutions juridiques, son armée, son commerce, Rome instruite et affinée par Athènes, Rome qui bientôt envahira la Gaule. Les Gaulois résistent et bientôt cèdent à la force des armes, à la puissance de cette civilisation qu'ils se hâtent d'adopter. Elle les transformera. Pourquoi ne citerai-je pas — non plus pour convaincre les sceptiques, mais pour la flamme qui l'anime — cette page d'Henri d'Arles: « La France a été modelée par les deux grands génies de l'antiquité. Athènes et Rome l'ont marquée profondément de leur empreinte. Aucune autre nation moderne ne peut se vanter de se rattacher par une filiation aussi directe et aussi intime à ces deux sources, aucune n'a été dans les conditions voulues pour subir à un pareil degré leur influence éducatrice ni pour s'assimiler leurs richesses, ni l'Espagne, ni l'Italie même, scindées par les barbares, en proie à des convulsions politiques qui nuisaient au règne des arts de la paix, à la sereine recherche de l'idéal. Et j'ose avancer que l'esprit gaulois avait avec l'hellénisme plus d'affinités électives que n'en avait l'esprit romain, resté, dans son fond, positif, et très porté vers les choses de l'administration et de la jurisprudence, où

il a toujours excellé; tandis que l'âme gauloise avait une subtilité, une souplesse, une légèreté, une gaieté, un don de parole, un sens inné de la beauté qui la prédisposaient comme naturellement à se laisser façonner par la lumière. En sorte que la culture française apparaît moins comme un prolongement que comme une résurrection de la culture hellénique. Ces deux personnalités bien distinctes, le génie grec et le génie français, présentent des similitudes extraordinaires, des points de contact frappants. Par-dessus les âges, ces deux génies étaient faits pour s'entendre, pour se pénétrer, pour se succéder l'un à l'autre, pour éblouir tour à tour les générations. » Duhamel n'a pas dit mieux en 1937 ¹.

Le christianisme à son tour pose à cet édifice un complément essentiel. Où s'est-elle mieux épanouie qu'en France cette suprême réalisation d'un humanisme chrétien? Au temps de Charlemagne, à l'époque de la Chevalerie et des Croisades, au moyen âge, au XVII^e, au XIX^e siècle et même au XX^e siècle? Cet humanisme français christianisé trouve son ultime achèvement dans cette élite sans pareille: les saints. On ne peut s'empêcher d'aimer un Thomas More, un Jean Bosco, une Thérèse d'Avila; mais il nous est permis de leur préférer un saint Louis, un François de Sales, une Jeanne d'Arc, une Bernadette. Encore à l'heure actuelle, malgré la déchéance de certains éléments, la France fournit à la pensée catholique son meilleur apport ².

Quand on a compris cette ascendance historique du français et quand on a compris ce qui fait que la France est la France, on ne peut pas ne pas l'aimer ³.

1. H. d'ARLES, *Estampes*, pp. 24-25. Bibliothèque de l'Action Française, 1926. — G. DUHAMEL, *Défense des Lettres*, pp. 278-279. Mercure de France, 8^e édit., 1937.

2. Sur la pensée catholique en France, voir le témoignage de Belloc dans *America*, 5 février 1938, p. 412.

3. Faites lire à vos grands élèves le *Plaisir de France* de Romier (Hachette) ou le chapitre de Paul Valéry: « Introduction aux images de France », dans *Regards sur le monde*, Stock, 1936.

Cette ascendance historique, cette tradition qui semble avoir recueilli le meilleur de la pensée humaine, elle est aussi la nôtre. Des navires voguent vers l'Amérique. Une croix, aux armes du roi de France, est plantée à Gaspé. Le Canada entend des voix françaises. A Québec, au collège des Jésuites, on joue les principales pièces de Corneille et de Racine aussitôt après leur apparition en France¹. Bientôt la France succombe, mais non sans avoir laissé partout en ce continent la trace de son passage. Soixante-cinq mille de ses fils demeurent au pays. Mais écoutez donc, en terre anglaise, chanter ces noms français: noms de familles: Hébert, Sarrazin, de Léry; noms de rivières: Madeleine, rivière du Loup, Richelieu; noms de villages: Cap-d'Espoir, Montmagny, Montmorency, Varennes; et jusqu'à ces noms de rues: Montcalm, Bougainville, Bourlamaque, qui émeuvent le Français de passage chez nous; vieux mots de France, perdus là-bas, conservés dans le parler canadien avec toute la force d'une tradition, — *caulier*, *comportement clairté*, — chansons du terroir dont on ne retrace actuellement en France que les origines et que les habitants de la Gaspésie, du Témiscouata et de Charlevoix ont livrées à nos collectionneurs, intactes². Parcourez le pays, interrogez les choses, les lieux, les hommes, et vous verrez bien que votre sol est français. Oui, français. Je les entends sonner avec une joie toujours renouvelée ces noms français qui me rappellent ce que je suis et où je vais!

A cette jeunesse qui nous est confiée, le pays livre son message, comme autrefois la France à l'inquiétude d'un Barrès. « Toute région présente une pensée, écrit Barrès dans les *Amitiés françaises*, et cette pensée demande à pénétrer les cœurs. Que l'enfant la respire. Il

1. GROULX, *l'Enseignement français au Canada*, t. I, p. 26. Granger, 2^e édit., 1934.

2. MARIUS BARBEAU, *Romancero du Canada*. Beauchemin, 1937. — « Dans quelle mesure les Canadiens français sont-ils français? » Voir A. SIEGFRIED, *le Canada, puissance internationale*, pp. 178 sq. Colin, 1937.

ne s'agit point de savoir des choses sur un pays, car cela fait une assez vaine curiosité, mais tandis que l'enfant s'anime au contact d'un horizon, sa mobilité, son plaisir lui amassent des matériaux, et, très aisément, avec de petits pèlerinages, l'on peut dégager chez un jeune garçon ses dispositions chevaleresques et raisonnables, le détourner de ce qui est bas, l'orienter vers sa vérité, susciter en lui le sentiment d'un intérêt commun auquel chacun doit concourir, le préparer enfin à se comprendre comme un moment dans un développement, comme un instant d'une chose immortelle. »

La tradition. — Le français me permet d'être fidèle à cette œuvre commune dont parle Barrès. Par l'intermédiaire de la langue française, nous participons à l'une des plus riches cultures de l'humanité. Nous ne dédaignons pas les cultures étrangères; un peu comme l'enfant qui préfère sa famille à toute autre, nous chérissons notre culture d'un amour de préférence. De là, toute une série de corollaires. Nécessité impérieuse d'une mentalité et d'une éducation de tournure française; relations intimes et suivies avec la littérature française de tous les âges. N'allons jamais délaissier les humanités, même si, à un moment donné, elles ne semblaient vivre que de formules; les supprimer, ce n'est pas résoudre le problème. Chez nous, l'enseignement se défendra d'un bilinguisme prématuré et utilitaire qui tournerait bientôt à notre désavantage, et cela précisément parce que nous sommes français, pour des raisons qu'a déjà fort bien exposées le R. P. Adélaré Dugré dans son tract sur *l'École canadienne*¹. Le français devient éducateur; il nous oblige à la logique, à la clarté, à la précision, à l'effort, à « l'ou-

1. Œuvre des Tracts, n° 11, Montréal. Voir ASSELIN, *Pensée française*, pp. 114 sq. Ne serait-ce pas l'occasion d'aborder la question du bilinguisme à l'école? On accuse les jeunes de vouloir tout bouleverser; leurs idées ne sont pourtant pas neuves. On relira les sages conseils que nous donnaient, il y a treize ans, Mgr Ross, Mgr Courcheane et M. l'abbé Philippe Perrier, dans *l'Action française* du 1^{er} décembre 1925, pp. 266-275.

vrage bien faite », comme dit Péguy, toutes qualités opposées à nos défauts mignons.

L'avenir. — La langue française, mûrie en terre canadienne¹, nous indique la route de l'avenir. Elle exprimera une culture française en terre canadienne. L'abbé Groulx définit fort bien cette attitude française: « Quand nous parlons de culture française, nous l'entendons, non pas au sens restreint de culture littéraire, mais au sens large et élevé où l'esprit français nous apparaît comme un maître incomparable de clarté, d'ordre et de finesse, le créateur de la civilisation la plus saine et la plus humaine, la plus haute expression de la santé intellectuelle et de l'équilibre mental. Et nous entendons également, non pas une initiation qui tourne au dilettantisme ou au déracinement, mais une culture qui serve sans asservir, qui sauvegarde nos attitudes traditionnelles devant la vérité, qui, force réelle et bienfaisante, permette à notre élite prochaine de s'appliquer plus vigoureusement à la solution de nos problèmes, au service de sa race, de son pays et de sa foi². » Pourquoi nous serait-il interdit de rêver grand? Ce n'est plus un rêve mais un devoir et, comme toujours, quand on accomplit son devoir, le seul moyen d'être pratique. L'abbé Groulx nous remémore les conditions élémentaires de toute réussite: être soi-même: « Et je n'ai rien dit des formes de productions industrielles qu'il nous serait possible de créer, de mettre sur le marché, si nous étions vraiment nous-mêmes, originaux; formes que nous saurions imposer par leur savoureuse originalité, par leur chic, par leur perfection française. Et je n'ai rien dit, non plus, des formes de production littéraire et artistique qui pourraient jaillir de notre âme à la seule condition toujours d'être originaux, vigoureusement cana-

1. Notre langue vivante: un autre sujet d'étude. On utilisera avec profit le discours de Montpetit: « La langue française au Canada » (*le Front contre la vitre*, pp. 252-278), le *Glossaire du Parler français* (Québec). — Valdombre a émis d'intéressantes opinions sur l'évolution de notre langue; les élèves pourraient les discuter entre eux.

2. GROULX, *Dix ans d'Action française*, p. 129.

diens-français. Qu'importe ici notre petitesse ou notre faiblesse numérique? La gloire artistique n'est pas, que nous sachions, l'apanage exclusif des grands pays ni des grandes nations. Et ne suffit-il pas de s'arrêter à cette pensée, que notre survivance, dans les circonstances héroïques où elle s'accomplirait, signifierait l'un des plus splendides triomphes de la personne humaine? Et si les climats favorables au développement de la personne humaine sont les climats créateurs d'art, quel avenir intellectuel n'aurions-nous pas le droit d'espérer¹? » Édouard Montpetit — on a parfois dénoncé chez lui un manque de réalisme! — bataille depuis longtemps pour la même réalité: « Le savant, le littérateur, l'homme de profession intéresseront par leurs expériences canadiennes. Nous tenons là une promesse d'originalité. La médecine et l'art français au Canada, la géologie et la géographie canadiennes, l'expression littéraire d'inspiration canadienne, l'évolution de notre politique, l'orientation de notre législation, les particularités de notre histoire, nos attitudes dans le domaine économique, nos réactions devant l'américanisme: mille sujets qui nous vaudront une personnalité à condition de travailler². »

Faudra-t-il, comme des enfants inattentifs, nous faire tirer l'oreille par des essayistes étrangers à notre pays, à nos croyances, à notre mentalité comme le recteur d'Oxford³, Lord Tweedsmuir⁴ et M. E.-A. Corbett⁵ de l'Université d'Alberta? M. Wilfrid Bovey écrit à propos de notre Université de Montréal: *There seems to be no particular reason why a really great Canadian school of philosophy should not be established, a school which would*

1. *Orientations*, pp. 215-216. — Voir « Nos responsabilités intellectuelles » dans les *Orientations*, pp. 11-55; « Une action intellectuelle » dans *Dix ans d'Action française*, pp. 29-42 et cent autres endroits de son œuvre.

2. *Le Front contre la vitre*, pp. 29, 73-98. — M. BARBEAU, *Québec, où survit l'ancienne France*. Québec, Garneau, 1937; voir la conclusion, pp. 161-174.

3. *Le Front contre la vitre*, p. 244.

4. *L'Action catholique*, 30 juin 1937, p. 14.

5. BOVEY, *Canadien*, pp. 229-230. Toronto, J. M. Dent. — Voir aussi MONTPETIT, *D'azur à trois lys d'or*, le chapitre intitulé: « L'apport du Canada français », pp. 47-101. A. C.-F., 1937.

*become a world center for philosophical studies. And having in mind the survival in Montreal of the particular genius of French thought which developed the Thomistic system, it seems that Montreal would be a very suitable place for such a school... And many young men from all over North America might attend a school which a small expenditure coupled with determination would make into a center of French culture equal to anything France could show. The very fact that the students should learn french while completing their general education would be an incentive*¹. Et nous avons cité plus haut André Siegfried².

Surveillez les revues anglo-canadiennes et américaines; elles s'intéressent à nous, à notre politique, à notre littérature dans la mesure où nous réagissons à notre manière. Et les conférenciers que nous avons délégués en France n'apportaient-ils pas là-bas un réel message? De Toronto, des instituteurs viennent étudier le français chez nous. Les Jésuites américains envoient chaque année quelques-uns de leurs jeunes religieux étudier la philosophie au scolasticat de l'Immaculée-Conception, à Montréal; destinés à l'enseignement du français dans les collèges américains, ils suivent des cours de littérature à l'Université.

Quel rôle dévolu à nos universités, à notre littérature! Nous retrouver nous-mêmes, créer autour de nous et pour ceux qui viennent, dans une lumière de confiance et de fierté, le climat d'une culture originale, authentique, voilà une grandiose entreprise qui mérite d'être tentée. Il nous manque la foi, la confiance, l'amour. Et pourtant, l'histoire est là qui nous presse: « Les œuvres les plus universelles et les plus humaines sont celles qui portent le plus franchement la marque de leur patrie. Le siècle de Pascal et de Bossuet fut un siècle vigoureusement national. C'est lorsque la France, au temps des grandes victoires pacifiques de Cluny, et au temps de saint Louis, envoyait sur la chrétienté entière le rayonnement intellectuel le plus

1. BOVEY, *op. cit.*, p. 143.

2. *Supra*, p. 15.

authentiquement français, — mais d'abord catholique, — que le monde connut la plus pure et la plus fière internationale de l'esprit, et la culture la plus universelle ¹. »

On sait le prestige qu'assure à une langue pareille littérature. Athènes et son dialecte attique devaient une bonne part de leur prestige à des œuvres artistiques et littéraires; de même l'espagnol ², l'italien (langue commune d'origine purement littéraire) ³, le portugais ⁴. De même en France, autrefois, le dialecte picard ⁵.

« Ardeur de la lutte », écrivions-nous au début de ce travail ⁶. Que les élèves comprennent une bonne fois que rien ne peut excuser la négligence dans leur français. Mal parler, mal articuler, mal prononcer, mal écrire, tolérer que les affaires et l'administration ébrèchent le français, ce n'est ni plus ni moins que préparer la déchéance de notre langue et de nous-mêmes.

Encore ici, les détails prennent de l'importance. Je veux parler de l'anglicisme. Français et Parisiens peuvent jongler avec des anglicismes sans mettre leur langue et leur culture en péril. C'est une manie détestable, mais qui n'est pas nouvelle en France ⁷. Chez nous, l'anglicisme n'entre plus dans la langue comme un agent normal d'évolution mais de désagrégation. « Il nous est interdit de penser que l'usage légitime tout, comme l'ont écrit des auteurs qui n'ont pas eu à défendre leur langue et qui ont érigé en dogme l'ignorance créatrice. La liberté sans frein serait pour nous le suicide ⁸. »

A l'élève qui aura compris la fonction primordiale de la langue française dans la vie de ses compatriotes, une

1. MARITAIN, *Art et Scolastique*, p. 128, 1927.

2. VENDRYÈS, *op. cit.*, p. 309.

3. ID., *ibid.*, p. 315.

4. ID., *ibid.*, p. 311.

5. WARTBURG, *op. cit.*, pp. 75-77.

6. On ne manquera pas d'intéresser les élèves à nos vaillantes minorités des provinces anglo-canadiennes. Elles nous ont donné les plus beaux exemples de ténacité et de conviction. On pourrait utiliser le beau volume de l'abbé Groulx: *l'Enseignement du français au Canada*, t. II. Granger, 1934. Pourquoi faut-il que tant de Québécois ignorent ces pages, non les moins belles de notre histoire? Les élèves oublieraient-ils jamais le vieux Longpré de Pembroke (pp. 227 sq.)?

7. WARTBURG, *op. cit.*, pp. 140-142, 192 (ital.), 190 (angl.), 191 (all.).

8. MONTPETIT, *le Front contre la vitre*, p. 266. — SIEGFRIED, *op. cit.*, pp. 49 sq.

conclusion s'imposera d'elle-même: « Tant qu'un peuple n'est envahi que dans son territoire, il n'est que vaincu; mais s'il se laisse envahir dans sa langue, il est fini. » (De Bonald.)

« Ame brave et haute », disions-nous au début avec le poète.

II. — JOIE ET BEAUTÉ

L'élève n'a pas tout compris. Il lui reste à pénétrer la langue française elle-même. Les qualités de la langue française, sa beauté, voilà qui doit engendrer chez l'élève l'admiration et la ferveur.

On attribue à la langue française une foule de qualités: logique, clarté, finesse, équilibre. Et on a raison. Encore faut-il faire plus que l'affirmer: un professeur ne manquera jamais de souligner ces qualités dans le concret, en commentant une fable de La Fontaine, un caractère de La Bruyère, une lettre de Mme de Sévigné ou de Louis Veuillot. L'histoire de la langue française, si on se donne la peine de l'étudier, nous fournit les plus riches illustrations ¹.

Je ne voudrais pas exposer dans le détail les conclusions de cette étude. Il me semble que l'on pourrait ramasser les qualités de notre langue autour de cette qualité première et fondamentale du génie français: l'équilibre, la mesure.

Les qualités de la langue française. — Lorsque les dialectes français situés à la périphérie consentent à disparaître au profit du dialecte central, ils répondent à un besoin bien français d'unité et d'équilibre interne. En 1549, paraît la *Défense et Illustration de la langue française*, mouvement d'enthousiasme et de confiance en la valeur de la langue nationale comme véhicule de civilisation. C'est une prise de possession. Puis le dix-septième

1. Dans *l'Histoire de la littérature française*, publiée sous la direction de M. l'abbé Calvet (une dizaine de volumes, chez de Gigord), M. Georges Le Bidois présente à la fin de chaque tome un chapitre sur les caractères et l'évolution de la langue.

siècle, le siècle de Descartes, de Malherbe, Vaugelas, Balzac; la raison française exige un équilibre entre le mot et le concept. « Le dix-septième siècle, qui a cru pouvoir tout plier aux exigences de la raison, a sans doute donné à la logique l'occasion de transformer dans le sens de la raison la langue française. Aujourd'hui encore il est évident qu'elle répond beaucoup plus que toutes les autres aux exigences de la logique pure. Cette influence de la raison ne reste pas limitée à la vie du langage; elle pénètre également dans la pensée française elle-même. Sa clarté est avant tout un résultat de ce long effort ¹. » A la même époque, la belle société donne le ton; le vocabulaire psychologique se précise avec La Bruyère; on bannit la vulgarité. L'élégance du français n'ira désormais qu'en se développant ².

Clarté, précision, élégance, voilà jusqu'à présent les qualités acquises. Le XVIII^e et le XIX^e siècle enrichissent la langue et l'assouplissent encore davantage. Voltaire joue avec le français au bout de sa plume; Rousseau introduit l'élément lyrique, l'expression de l'individu, la musique qui porte le sentiment. Les romantiques brisent les cadres trop rigides, utilisent les vocables et les tours les plus variés. C'est l'immense effort des Réalistes vers l'expression adéquate et sans fêlure. Puis, le Symbolisme. Toute la richesse du français, nous la retrouvons dans l'étude de la langue. L'esprit français est ouvert à toutes les autres cultures; la langue emprunte des mots à l'italien, à l'anglais, à l'espagnol.

Poésie et philosophie. — Procès intenté à la langue française. — On ne manquera pas d'aborder le sujet du français langue de la poésie et de la philosophie.

On a souvent accusé le français d'être inapte à la poésie ou du moins d'être à ce point de vue inférieur aux langues anciennes et aux autres langues latines ou germaniques.

1. WARTBURG, *op. cit.*, p. 160. — VENDRYÈS, *op. cit.*, pp. 323-324.

2. VENDRYÈS, *op. cit.*, p. 323.

La syntaxe française trop rigide serait la cause de cette infériorité. « C'est en vain que les passions nous bouleversent et nous sollicitent de suivre l'ordre des sensations, la syntaxe française est incorruptible. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue : ce qui n'est pas clair n'est pas français. » (Rivarol.)

Sans doute le français se montre-t-il intraitable sur le fond de la question; il ne consentira jamais à faire de la poésie un langage qui n'en soit plus un. Et c'est heureux. Les poètes français qui sont entrés dans cette fausse voie n'ont guère obtenu de succès durable. Mais encore là, que de correctifs, que de souplesse! Non, la langue française n'est pas une dame guindée. Ce serait bien mal connaître le tempérament français lui-même dont la langue reflète tous les caprices. Paul Valéry le démontre aisément dans son *Introduction aux Images de France*¹; et Duhamel, qui déclare « fort impertinente » l'opinion défavorable au français comme langue poétique, va beaucoup plus loin. Pour lui, « l'obscurité lyrique » est en France « une véritable tradition, presque ininterrompue du xv^e siècle à nos jours, et dont les symbolistes ont renoué la chaîne² ». Cette dernière opinion est loin d'être admise par tous; il faudrait d'abord s'entendre sur le sens du mot « obscur ».

Quoi qu'il en soit, on peut dire que la poésie française naît moins de la disposition des mots et du caprice des relations que de la musique, de la nuance et de l'irradiation des vocables; le français, langue moderne des plus riches en temps³, possède plusieurs moyens de marquer l'aspect⁴ et son langage affectif⁵, pour être plus mesuré, n'en répond que mieux à l'harmonie de cette langue avant

1. *Regards sur le monde*. Stock, 1936.

2. G. DUHAMEL, *Défense des Lettres*, pp. 292-293.

3. VENDRYÈS, *op. cit.*, p. 116.

4. *Id.*, *ibid.*, p. 130.

5. *Id.*, *ibid.*, p. 166.

tout humaine¹. Wartburg remarque avec justesse: « Le charme et la beauté de la langue française consistent très souvent à savoir supprimer ce qui n'est pas indispensable². » Limpidité de la poésie française! Je songe à Villon, à Verlaine, à Francis Jammes, à ces chansons du folklore français que Marius Barbeau a recueillies sur les lèvres de nos paysans³.

Le français, d'après quelques autres, ne serait pas musical et donc inapte à la poésie. « La langue française a été moins propre à la musique et aux vers qu'aucune autre langue ancienne ou moderne: car ces deux arts vivent de sensations... Et ce n'est point, comme on l'a dit, parce que les mots français ne sont pas sonores, que la musique les repousse, c'est parce qu'ils offrent l'ordre et la suite, quand le chant demande le désespoir et l'abandon. » Cette assertion de Rivarol⁴ ne saurait être admise sans bémol.

Et d'abord, soyons heureux que le français, par sa structure intime, ne puisse se plier à un pur jeu de sensations. Le français ne se chante pas, il se parle. Encore ici nous retrouvons ses qualités d'équilibre et de mesure. La poésie française refuse de se perdre dans la musique, mais elle ne refuse pas de s'y accommoder; bien au contraire. Le français possède une foule d'éléments musicaux; mais il n'en fait pas, comme l'allemand, un moyen d'atteindre cette région « où les mots perdent leur sens ». « La langue française n'a pas de musique au-dessus d'elle. Elle a en elle une musique parcimonieuse, juste ce qu'il faut pour l'orner, sans jamais l'alourdir ni la voiler. » (Burckhardt, cité par Wartburg, *op. cit.*, p. 230.) Notons l'essentiel de ce témoignage allemand et oublions ce que

1. Elle porte la marque du génie et de la civilisation française. Voir p. 31 le témoignage allemand sur la valeur humaine de la civilisation française.

2. WARTBURG, *op. cit.*, p. 225.

3. *Romancero du Canada*. Beauchemin, 1937. Voir, à titre d'exemples, « l'Hironnelle, messagère des amours », p. 135, et « Renaud », p. 71.

4. WARTBURG, *op. cit.*, p. 230.

l'épithète « parcimonieux » peut avoir d'inexact et de contradictoire.

La phonétique française évite les articulations gutturales ou trop rudes; elle possède une série incomparable de voyelles: seize, soit le double de l'italien, presque le triple de l'espagnol¹, et surtout cet *e* muet, à peine un souffle, qui permet à la voix de se poser doucement et de s'évanouir sans rompre le charme. D'ailleurs, il faut lire la poésie française pour se rendre compte de sa valeur musicale empruntée, pour une part, à un accent normal de hauteur et à un double accent, spécial celui-là, d'émotion ou d'insistance. « L'accent de la langue française offre ainsi une image saisissante du génie de la nation, qui sait trouver l'équilibre entre les droits de l'individu et la force de la tradition, qui plus que tout autre grand peuple organisé en état épargne la contrainte au citoyen sans tomber dans le désordre². » Une étude du rythme français serait encore plus convaincante.

Il y aurait de fort belles choses à dire sur la diction française, sur sa netteté, sa précision, sa distinction. On se reportera au témoignage si intéressant de Wartburg: « La diction française paraît beaucoup plus harmonieuse, plus captivante, plus insinuante (ô poète!). Pour une oreille française, la diction allemande a quelque chose d'incohérent, de disloqué³. »

La philosophie. — « Plus de clarté que de pénétration », dit-on. On reconnaît dans ces allégations les tournures subjectivistes de la philosophie allemande. « Par opposition à la clarté, la précision est une tendance à approfondir les choses, à les pénétrer et à s'y installer au risque de s'y perdre. C'est bien, n'est-il pas vrai, l'impression que nous laisse une vue même superficielle de l'allemand. » (Bally.) Là encore, comme tout à l'heure,

1. WARTBURG, *op. cit.*, p. 213.

2. *Id.*, *ibid.*, pp. 217-218.

3. *Id.*, *ibid.*, pp. 209-218.

nous répondons: tant mieux! Toutes les qualités du français s'opposent à cette idée de la précision; héritier de la culture hellénique, il a confiance en la raison et ne désespère jamais d'exprimer les plus sublimes réalités, les plus profondes dans l'illumination de la clarté. Et cela à tel point que ceux-là passent pour être plus français qui expriment le plus d'être avec le plus de facilité et d'apparent laisser-aller: en peinture, un Maurice Denis ¹.

Non, le français n'a pas besoin d'être obscur pour être profond, pour être précis. Langue d'un peuple paysan, le français a confiance en la réalité; remarquez la prédominance chez lui du substantif sur le verbe, de l'être sur le devenir ².

Une expérience inoubliable. — Toutes ces objections tomberont d'elles-mêmes à la lecture de la poésie ou de la prose française.

Nulle part plus qu'en France la philosophie n'a hérité de cette tradition platonicienne qui rêve d'exprimer en beauté la Sagesse. C'est Bergson, c'est Blondel, et plus près de nous, parce que nous l'aimons bien, Gilson ³.

Tous ne peuvent aborder les textes philosophiques. La prose littéraire et la poésie ouvrent à nos jeunes élèves un domaine plus à leur portée. Aucune objection ne résistera à cette sympathie qui naît d'un contact renouvelé avec la beauté. Je n'oublierai jamais, pour ma part, mon professeur de belles-lettres. Ces moments où il examinait sous nos yeux, comme un bijou aux mille reflets, une belle page de prose française, un poème! C'était extraordinaire tout ce que cet humaniste découvrait à nos regards émerveillés: toutes les touches de la beauté, tous les aspects de la vie, un vers dont il ne se lassait pas de faire sentir l'harmonie et la douceur.

1. Voir les belles pages de Duhamel sur la clarté, la mesure française, dans la *Défense des Lettres*, pp. 295-299 et spécialement p. 298. Duhamel ne se paie pas de mots; il concède à la France non pas la mesure, mais un effort pour y parvenir.

2. WARTBURG, *op. cit.*, pp. 227-229.

3. Voir, à titre d'exemple, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1916, pp. 243-267, « Art et Métaphysique ».

Oh! le professeur de français qui aime et respecte sa langue et qui transmet à ses élèves le frémissement, la noblesse de l'admiration! L'âme de cet éducateur illumine la moindre page de français; tout devient source de joie. Une fable de La Fontaine, un petit drame, un regard sur le monde des choses et des hommes; quelques pages du bienheureux Paul Cazin; ces fines sources du pays basque que sont les vers et la prose de Francis Jammes; le grand lyrisme d'un Claudel; la poésie et la majesté de Bossuet, la fine texture d'un sermon de Bourdaloue; les touches délicates d'un Verlaine ou d'un Le Cardonnel, la saveur bien française de Péguy. Donner à la période française l'allure puissante de son armure logique; toucher le vers racinien comme on touche les notes d'un clavecin; laisser la phrase française évoluer elle-même avec son élan fait de souplesse, assurer à chaque mot d'un vers ou d'une ligne de prose la couleur spéciale, la nuance, ce halo de splendeur ou d'émotion discrète, marquer le rythme d'un ensemble, la mélodie, la musique, la sonorité; découvrir et livrer à ces jeunes âmes tous les secrets de notre langue française si artistiquement ouverte par les maîtres de la littérature et de la pensée.

Cette perfection de l'art littéraire français ne doit pas être pour nous un motif de découragement mais bien plutôt un vigoureux stimulant. Nos élèves doivent croire à la possibilité pour un Canadien français d'écrire et de parler sa langue avec correction, avec élégance même. Mettez-les en contact avec le français de chez nous: certaines pages de Bourassa; le beau discours de Paul Gouin prononcé à l'Assemblée législative en 1936¹, quelques articles de journaux ou de revues; la prose nerveuse, oratoire de Victor Barbeau; les pages si françaises et si canadiennes d'Édouard Montpetit; les colères et la poésie de notre Valdombre; la verve et la clarté d'Olivar Asselin; de larges

1. *Le Devoir*, 29 avril 1936.

extraits de Marie-Victorin¹; des pages et des pages de l'abbé Savard. Je ne mentionne pas l'œuvre de l'abbé Groulx. La fierté grandit au cœur de vos élèves et aussi le mépris pour un français indigne du français. « Il ne te parlera jamais bien ni ne t'écrira jamais en perfection celui qui n'a pas le cœur fier. »

Une fois assuré le prestige de la langue maternelle, ne nions pas la brutale suprématie numérique de l'anglais. C'est un fait incontestable dont nos élèves exigent l'explication. Donnons-la-leur. « Pour un Français, écrit Wartburg, la civilisation française a quelque chose de plus universellement humain que celle des autres peuples; et cette idée est partagée par bien des personnes cultivées d'autres nations. Si l'anglais l'emporte dans le monde des affaires, il ne le doit pas à ses qualités comme langue, mais simplement au principe de la majorité: aucune autre langue parlée par des Européens ne peut rivaliser avec lui quant à l'extension et au nombre des adhérents. La langue française, il est vrai, a pris son rang au moment où aucune autre langue n'était prête à le lui contester; mais si elle a conservé son prestige, elle ne le doit pas à la situation politique et commerciale de la France, ni à cette tradition de trois siècles; elle le doit à elle-même. Tandis que les nations de langue anglaise font des conquêtes territoriales pour l'anglais, le français fait des conquêtes morales pour la nation². »

A l'ostentation anglo-saxonne, opposons les progrès du français comme langue culturelle au Canada anglais, aux États-Unis et en Amérique du Sud³, en Italie, où d'Annunzio s'est payé le luxe d'écrire quelques poèmes fran-

1. Excellente occasion d'aborder le chapitre des sciences naturelles. École d'observation et de réalisme. Sans tomber dans la pédanterie, ne pourrions-nous pas appeler par leur nom les choses de chez nous? Un merle n'est pas une mésange, et un érable n'est pas un peuplier.

2. WARTBURG, *op. cit.*, pp. 231-233, « Le caractère social du français ».

3. *Études*, 1931, t. 207, p. 5, et t. 208, p. 297.

çais, en Suède ¹, en Angleterre, en Égypte ², en Europe centrale, en Allemagne enfin, où Wartburg a pu écrire: « Par le nombre de ceux qui le parlent, le français tient un rang assez modeste parmi les langues de souche européenne. Mais nous avons déjà dit que le prestige d'une langue ne dépend pas seulement de son importance numérique. Ses qualités intrinsèques font du français une langue de communication de premier ordre; elles lui garantissent une place à part: l'élite intellectuelle de la plupart des pays européens et d'outre-mer a en dehors de sa langue une deuxième langue qui est le français... Jamais le français n'a été étudié avec autant d'ardeur et par tant de personnes que de nos jours, surtout dans les pays de civilisation anglo-saxonne et dans l'Amérique du Sud. S'il garde toute sa place, ce n'est pas à cause du nombre de ceux qui le parlent, mais à cause de sa finesse, de son élégance et de son caractère social ³. »

* * *

Henri Massis, tout vibrant d'une entrevue avec Mussolini, écrit avec chaleur: « L'œuvre de Mussolini consiste précisément à avoir rendu au peuple italien ses images, celles dont, pour vivre, il a besoin. Par le rappel de ses gloires anciennes, il a voulu cimenter l'union des Italiens dans une commune ferveur portée aux gloires futures ⁴. »

Les images d'un peuple! Une foi, un sol, une histoire, une langue.

Si, par l'enseignement du français, nous assurons à nos élèves, avec les images d'une patrie en marche vers sa destinée, l'amour, le respect, le culte de sa langue, nous serions sans doute moins indignes de l'estime que nous témoignent les parents et de l'honneur, du grand honneur qu'ils nous font en nous confiant leurs enfants.

Cum permissu superiorum

1. *La Croix de Paris*, 3 décembre 1937, p. 5. — *Le Droit*, 31 janvier 1938.

2. *Le Mauricien*, janvier 1938, p. 16.

3. *Op. cit.*, p. 242.

4. *L'Honneur de servir*, p. 320. Plon, 1937.